

**MICHEL
MONNEREAU**

**On s'embrasse
pas ?**

Roman

LA TABLE RONDE



ON S'EMBRASSE PAS ?

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

CARNETS DE DÉROUTE, roman, 2006, Prix du premier roman de Draveil, Prix des lecteurs Atout Sud.

Chez d'autres éditeurs

LES ZHUMORISTIQUES, Gros Textes, 2006.

LÉGER TREMBLEMENT DE TEMPS, L'Arbre à paroles, 2002.

RÉFRACTIONS, L'Arbre à paroles, 2000.

LA SAISON DES SERVITUDES, Cheyne Éditeur, 1991.

CONTRE TOI L'AVENIR RESPIRE, Jacques Brémond Éditeur, 1991, Prix Voronca 1990.

Pour la jeunesse

LE CHIEN COURT APRÈS SA QUEUE ET AUTRES POÈMES, Milan, coll. « Benjamin Poche », illustrations Sophie Kniffe, 2000.

LE SOLEIL OISELEUR, Le Dé Bleu, coll. « Farfadet bleu », illustrations Maud Lenglet, 2000.

POÈMES EN HERBE, Milan, coll. « Zanzibar », 1994, illustrations Isabelle Lebastard, Grand Prix de Poésie pour la jeunesse 1992.

MICHEL MONNEREAU

ON S'EMBRASSE PAS ?

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.
ISBN 978-2-7103-2913-8.

*À ceux dont le chez-soi est toujours
éloigné.*

Hart Crane, *Le Pont*.

*Le dernier oiseau sera fêté. Ce sera
le même que le premier, qui fut tué.*

À Catherine, parce que.

Ça m'a pris par quarante-huit degrés cinquante-deux de longitude et deux degrés vingt de latitude, vers minuit.

Des gouttelettes de condensation perlaient sur la chope de ma troisième bière, au fond d'une brasserie près de la gare d'Austerlitz, Paris, France.

J'avais retrouvé la veille le sol de la vieille Europe et la vitesse du monde occidental. De ce côté-ci de la Terre, la vie ne m'avait pas attendu : une nouvelle génération était montée au créneau et imposait sa griffe sur la mode, l'architecture, l'air du temps et jusqu'aux enseignes commerciales, hélas ! les mêmes qu'à l'autre bout du monde.

Des années durant, j'avais oublié la rugosité de cette réalité en refusant d'être l'écureuil captif qui fait tourner la grande roue de l'économie. J'étais parti. C'était ça ou virer total schizo, un choix qui ne pousse

pas aux effusions avec soi-même. Plutôt laisser pourrir mes dents en liberté qu'arborer des implants dans un loft avec vue sur congés payés et marché bio. Sans pouvoir le formuler, je refusais de me compter dans les rangs de ceux qui deviendraient la bourgeoisie molle de la fin du siècle, les bobeaufs. J'ai toujours habité pas loin de la misère, c'était le prix à payer.

Tout est venu de là : j'ai eu quinze ans à vingt-cinq ans.

J'étais alors employé par une entreprise et je ne me voyais pas prendre trente-sept ans et demi ferme de travail, c'était le tarif à l'époque. Puisque je ne pouvais aller contre le cours des choses, je refusais de mourir avant d'avoir commencé à vivre.

Je voulais être moi à plein temps. Je voulais la vie vite, la vie d'abord, le dessert avant l'entrée. Il serait toujours temps de ramener ma carcasse plus tard, après m'être cassé quelques idées ici et là de par le monde.

Plus tard, j'y étais.

Un peu plus lourd, un peu plus lent, mais intact.

La nuit sentait la bière solitaire et la gueule de bois de la quarantaine. Surtout, il y avait cette envie de revenir qui venait de naître en moi loin, très loin, là où se dessinent les grands destins et les catastrophes.

J'étais debout dans le couloir jonché de mégots du train Corail, le front contre la vitre. Un vieux fond de sommeil me taraudait la nuque et ma première cigarette avait le goût exact du paradis retrouvé.

J'avais été chassé du wagon par une odeur dont la composition, tenue secrète, devait comprendre des haleines hépatiques, plusieurs couches de sueur et des exhalaisons de graisse sanglée dans des vêtements trop étroits — tous les composants olfactifs qui font la joie des voyages en groupe.

Il pleuvait. De fines gouttes, que la vitesse poussait presque à l'horizontale, zébraient le paysage. Ma respiration accrochait des zones opaques, pas assez cependant pour me dissimuler notre entrée en Poitou — c'était visible au calcaire des maisons et aux tuiles romaines plus qu'aux noms furtifs des gares. Tout ce qui avait initié l'homme que j'étais devenu se tenait derrière cet horizon de vallonnements.

Au bout d'une allée de platanes, je reconnus le bourg de Vars avec, au premier plan, le cimetière

hérissé de cyprès. J'exhumai le souvenir du grand-père paternel, l'un des seuls de la famille dont je connaisse la dernière adresse ; les autres s'étaient dispersés au coup de sifflet final, personne ne savait plus où, on s'en moquait d'ailleurs. Paix à ceux que nous continuons, pensai-je, et je m'étirai de tout mon long. Ainsi finissent les dynasties, quelque part entre un train qui disparaît et une procréation insuffisante.

La gueule qui me faisait face dans la vitre, en superposition sur le paysage, prétendait m'appartenir. De quel passé ramenais-je cet air de détenu de la vie ? On ne se ressemble jamais.

Angoulême. Le train s'immobilisa dans un rôle d'essieux prolongé par deux ou trois soubresauts très réussis. Après l'énumération des prés, des haies et des villages, j'avais sous les yeux un parking asphalté de neuf, juste derrière un rideau de bruine et le quai.

Je gagnai la porte du wagon. Une jeune femme brune, qui tenait à monter avant que je ne descendis, me montra au passage ses longues jambes gainées de nylon. La journée commençait bien.

D'un coup sec dans les reins, une valise m'éjecta sur le quai entre deux flaques de pluie. Où je méditai une fraction de seconde, rétablissant mon équilibre un instant menacé, sur les mille et une façons de descendre d'un train. J'en avais perdu mon mégot, qui flottait maintenant sur la plus grande flaque avec mes regrets de gaspiller un aussi bon tabac. Un imbécile, extirpé de

sa lecture par l'arrivée en gare, s'excusa de m'avoir manqué de si peu, échappa son magazine de sport dans la flaque et soupira. La journée se poursuivait mal.

— Je vous remercie de votre aide, grinçai-je en m'éloignant vers la sortie sous une pluie réjouissante.

« *Les voyageurs pour Royan sont invités à prendre la correspondance voie 2* » ; ça tombait bien, je n'y allais pas.

Arrêt toilettes sur le quai. Odeur aigrette d'ammoniaque qui fouille les narines à la manière des tinettes à la turque de l'école communale. Je fêtai mon retour en pissant avec plaisir ; l'urine fumait en glissant sur la faïence de l'urinoir. Un grand type, la cinquantaine en goguette, vint se poster au box voisin et tenta de reluquer du haut de son mètre quatre-vingt-dix ce que je tenais d'une main rêveuse. Je lui dédiai un regard glacé qui paralysa sa miction sur-le-champ. Je sortis, remontant la fermeture Éclair de ma braguette sous les embruns et sifflant *L'Internationale*. On n'est jamais assez prudent.

« *Pour les locations de voiture sans chauffeur, s'adresser dans le hall à l'accueil* », conseillait une voix mâle avec cet accent traînard que j'avais oublié.

Déjà le train disparaissait dans la courbe précédant le tunnel sous la vieille ville.

La pluie chuintait sur la verrière. Toute mon enfance en pays d'Ouest se tenait dans le chant ondulant de la pluie. Je soupirai d'aise. Les derniers voyageurs atteignaient la sortie. Une mémère à caniche encapuchonné fermait la marche en philosophant à

voix haute sur les rapports du temps et de l'arthrose, suivie de près par une valise à roulettes. Je perchai une nouvelle cigarette entre mes lèvres. Mon paquet de Gitanes retomba dans la poche droite de mon imper.

J'étais presque arrivé, presque.

J'avais tout mon temps. On ne m'attendait plus. Trop longtemps que j'avais déserté ces terres pour couvrir la planète sans donner de nouvelles. Quinze ans d'errance en Inde, au Népal et en Chine, quinze ans d'îles et de farniente plus ou moins légaux dans divers coins d'Europe... j'avais enfin eu le temps de m'appartenir. Au début, j'avais envoyé quelques cartes postales, chromos revanchards pour faire la nique aux années sédentaires, avant de jeter mon stylo et d'oublier le code postal. On vieillit moins vite sans attaches. Avais-je au moins un membre valide dans ce qui m'avait tenu lieu de famille ? S'il en restait quelques-uns, ils avaient dû m'oublier à petit feu. J'allais savoir. Il me fallait aller au bout de l'idée qui m'avait agacé toute la nuit.

J'entrai dans le buffet de la gare, agrandi depuis mon dernier passage et ripoliné de frais. Ça sentait l'avenir radieux et le tabac froid. Le serveur même était neuf. Il tapait une addition d'un index expert, face à sept types alignés devant leur café sur le zinc telles des quilles sur une piste de bowling. Dispersés dans la salle comme s'ils se méfiaient les uns des autres, quatre couples s'ennuyaient, une boisson sous le nez. À leurs pieds, leurs parapluies gisaient dans une petite mare. Personne n'avait quitté son imper, au cas où. Un

ancien réflexe me poussa jusqu'au juke-box. Les titres que je découvrais ne me disaient rien qui chante, les noms des groupes et des chanteurs solo non plus ; la Terre avait tourné également pour le show-biz. Trop longtemps que j'avais dételé. Une vague nouvelle avait recouvert le flot rock, j'étais hors délai. Dans un coin, on avait oublié à ma grande satisfaction un vieux standard des Stones, galette usée pour nostalgiques. Je me l'offris. Elle était brune, je crois (c'était si loin), la fille qui avait fondu dans mes bras, anesthésiée par cette rengaine qui parlait d'amour fou et si tu pars avec les meubles, qu'est-ce que je vais devenir, baby ? Elle ressemblait aujourd'hui à un vieux rêve au bout d'un couloir que l'on n'atteint jamais, mais peut-être que je me faisais des idées. L'avenir n'est plus ce qu'il était.

Je choisis une table, près de la baie vitrée donnant sur la cour de la gare, et je m'installai. Trois taxis attendaient le client. Non, ce n'était pas raisonnable. Je commandai un double express bien serré. « Un noir ! » traduisit le serveur. Rien n'avait changé sous la surface des choses. Je n'aurais pas été surpris outre mesure de reconnaître d'anciennes connaissances de lycée dans les silhouettes de passage derrière la vitre.

La pluie jouait les prolongations. Mettre les pieds sur les terres d'enfance me rendait d'humeur badine. Je hélai le garçon :

— Un cognac, s'il vous plaît.

Le garçon rajouta ma commande sur le ticket du café.

— Et puis arrêtez de noter tout ce que je dis...

J'eus droit à un petit sourire, ça ne méritait pas plus.

J'obtins au comptoir un quotidien régional. Le bal du lycée à Barbezieux avait fait le plein, tout allait bien. J'abandonnai, je m'enlisai dans la fatigue en sirotant mon cognac.

Sortant de ma poche une grosse coupure, je fis signe à nouveau au garçon. Il pêcha la monnaie dans la poche de son petit gilet et la laissa tomber dans la soucoupe. Fin d'une conversation qui n'avait pas eu lieu.

Le car que je comptais prendre ne passerait pas avant une heure. Bien heureux encore qu'il y en eût un. Je me calai sur ma chaise devant mon café et je m'offris un remake de mes quinze glorieuses à lutiner le voyage et la paresse.

Le car n'arrivant pas à l'heure prévue, je me réfugiai sous l'abribus. Il pleuvait toujours, et je n'aime pas la pluie quand elle s'acharne sur moi ; ça ne me dérange pas qu'elle tombe sur les autres, d'ailleurs ils promènent des parapluies tout à fait adaptés.

Derrière moi, quelques lycéens éliminaient verbalement deux ou trois profs. J'attendis un quart d'heure pour voir arriver un car senior bleu et blanc. La double portière à peine ouverte, une volée de cris s'y engouffra. On était samedi. Deux jours sans bahut, ils fêtaient ça. Ils s'entassèrent sur la banquette à l'arrière et je reconnus le gloussement caractéristique de la jeune fille dont un sein se retrouve tout à coup dans une main étrangère. Une grande gueule tentait de régenter tout ça en distribuant quelques horions à tout hasard. La relève promettait de nous dépasser, c'était réjouissant.

Je ne connaissais pas le chauffeur. Je pris mon billet et me recroquevillai sur un siège à l'avant, le plus loin possible de la meute, au milieu de vieilles dames que ne menaçaient pas les effusions. Cette ligne de car, je

l'avais empruntée plusieurs années pour me rendre au lycée et, comme ces adolescents, j'y avais bercé des rêves boutonneux et révisé mes premières leçons d'anatomie.

Nouvel arrêt près du lycée de jeunes filles. Telles des sauterelles africaines en année de sécheresse, une nuée de lycéennes s'abattit sur les dernières places libres. Une voisine m'échut, petits seins pointés sous corsage tendu, moue mutine et mèche rouge sur cheveux blonds. Sans m'octroyer un regard, elle coiffa des écouteurs et s'injecta dans les oreilles un rock saignant. Ça tranchait sur l'accordéon diffusé par les haut-parleurs du car. Pas rasé, l'œil en berne, le jean fatigué et l'imper fripé, je faisais l'effet d'avoir été oublié par l'évolution génétique.

Le car traversait la courte banlieue. Après le pont sur la Touvre, il attaqua une côte sévère qui s'élevait à la hauteur de la vieille ville d'Angoulême sur son éperon rocheux, dans notre dos. Une kyrielle de résidences apparut, criblant la campagne, comme si le centre-ville avait explosé.

Le car prenait de la vitesse sur une route à quatre voies que je ne connaissais pas, bordée de grandes surfaces et d'entrepôts divers là où naguère vivaient des arbres en liberté. J'eus une manière de nausée, j'avais pensé ce coin épargné. Lorsque les paysages des premières années sont à ce point déformés par la folie des hommes, une partie de soi recule un peu plus vers l'oubli.

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en juillet 2007.

Dépôt légal : juillet 2007.

N° d'édition : 145988.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.